

Zeitschrift: Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Herausgeber: Alliance de Sociétés Féminines Suisses

Band: 51 (1963)

Heft: 34

Artikel: Notre fabuleux voyage en Turquie

Autor: Thévoz, Jacqueline

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-270453>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Notre fabuleux voyage en Turquie

A Ankara nous aboutîmes à un petit hôtel poussiéreux qui servait à la fois d'auberge et de bâtiment des postes. A peine m'étais-je déshabillée pour entrer dans mon lit gris que mon mari, en ouvrant brusquement la porte, surprit un laquais, l'œil collé contre notre serrure. Un passe-temps comme un autre, pas vrai ?

Le lendemain, traversée de la ville pour aller contempler le mausolée d'Atatürk. Etrange cité que cette ville morte aux maisons carrees roses, mauves, jaunes, bleues, violettes, oranges, dont la plupart sont toujours en chantier depuis bientôt quelques lustres. Voici enfin la fameuse colline où poussent tous les arbres du monde et où l'armée ottomane monte la garde. Le glorieux squelette de Mustapha Kemal, père des Turcs, repose dans un superbe sarcophage en plein vent, parmi des colonnades de toutes les parties de la Turquie. Que je voudrais être à sa place ! J'ouït la de l'air frais de la tranquillité, de l'altitude, et voilà des mois que, devant lui, des militaires exécutent, jour et nuit, deux par deux, des ballets marchés, avec grands battements de cuisses et zapateados à la gitane ». Quel chanceux, cet Ataturk. Il domine cette ville immense qui a poussé en plein désert comme un gros bolet dans le Sahara.

A regret, nous quittions cette Olympe pour continuer à franchir les montagnes pelées du vaste plateau d'Asie Mineure. Ce pays regorge de castles crâniennes et de mamelons. Tout y fait penser aux rondeurs du sein doux de mes sœurs en Jésus-Christ : les mosquées, les collines et la tête rasée des jeunes Turcs couvertes de mouches.

Et le train file toujours vers Kayseri. Du regard, nous nous amusons à chercher les chameaux, comme, chez nous, on cherche les tréfles à quatre.

LA PARTIE CARRÉE

A Kayseri, nous avons, mon mari et moi, établi notre nouveau quartier général turc. Le pittoresque filet dans lequel nous avons été pris partait déjà de la gare : l'homme à qui nous avions demandé le chemin de notre hôtel connaissait l'automédon qui devait nous conduire, lequel connaissait un autre hôtelier, lequel nous envoyait au gardien du Musée hittite, qui nous confia à un chauffeur de taxi, lequel finit par nous attirer dans son hôtel à lui, qui était une maison close. Naturellement, comme nous ne parlions pas le turc, nous n'avons compris qu'après !

Poussés dans un premier hôtel, nous avons, comme d'habitude, filé sous les toits, dans des ruelles, dans des minarettes avec des trilles épouvantables, dans des haute-parleurs pleins de parasites, tous les verres du Coran. Cela dura plus d'une heure. A peine parvenions-nous à nous rendormir que ces lamentations de Jérémie redoublaient d'intensité (« Ashadou anna la aalaah, illala, ashadou, Mohamed Rasoul Allah-ah-ah-sha... »), si bien que, de plus en plus, je formais le dessin d'aller tordre le cou à ces coqs religieux trop malinaxés pour nous, chrétiens. De mon lit, je regardais avec rage briller les minarets et dormir les cigognes sur les remparts seldjoukides.

Enfin, cette messe de minuit se termina d'un coup et je pus m'assoupir pour de bon. Je m'étais juré d'être la première aux lavabos, le matin suivant. Mais, à 5 heures déjà, le premier musulman faisait sa toilette. Et quelle toilette, Seigneur ! A travers notre porte nous parvenaient les bruits les plus inquiétants : reniflements, râlements, crachotements, éternuements, gargouillements, pétements, gargarismes et glouglous infinis. En bons disciples de Mahomet, nos voisins de chambre se mouchaient dans les doigts, crachaient par terre et inondaient le corridor. Chacun d'eux passait une demi-heure à s'abîmer dans la sorte, si bien que, vers 10 heures du matin, le dixième n'avait pas terminé. Fous de rage, nous essayâmes d'ouvrir notre porte, mais en vain, la serrure ayant été forcée pendant la nuit. Alertée par nos appels héléniques, toute la ville accourut par les escaliers et par les toits pour enfoncer la rebelle.

Nous changeâmes d'hôtel. Un chauffeur disparut avec nos sacs à l'étage supérieur de ce nouvel asile, et reparut ensuite avec un autre chauffeur. Tous deux nous emmenèrent en taxi aux grottes de Göreme. Entre deux déserts, nous arrivâmes pour manger des pastèques ou pour fumer le narquile. La vitre de l'auto refusant de se fermer, nous recevions les gicles puissantes d'un vent de sable assez désagréable. A Göreme, nous prîmes d'assaut les centaines de grottes qui servaient jadis de monastères et de chapelles aux victimes des Turcs. Nos guides nous tirèrent par la main et mon mari me poussait par derrière pour que je puisse me hisser à quatre pattes sous les fresques byzantines qui auraient été les plus grandes chefs-d'œuvre de l'art universel si les barbares turcs ne les avaient pas toutes grattées au couteau et si les touristes ne les avaient pas criblées de commentaires d'amour et de cœur transpercés de flèches. Allons, un bon mouvement : lorsque de nos femmes-peintres se déclara-t-elle à partir en croisade vers Göreme et à restaurer ces fresques en remettant des yeux et des oreilles à tous ces saints byzantins grisonnés ?

A Boyalé, nous stoppâmes en plein monde troglodyte. Une cinquantaine de gosses, noirs de crasse, nous hissèrent jusqu'au dernier trou de rocher pour nous vendre des tapis d'Orient que tissaient deux femmes dévouées qui, en rencontrant les yeux bleus de mon époux, baissaient les leurs. Dans un coin, une vieille dame transformait la laine de ses moutons en laine à tricoter.

Nous redescendîmes ensuite sur Kayseri où l'on nous fit les honneurs du deuxième hôtel. Hôtel étrange, mes sœurs : la fenêtre de notre chambre ne donnait pas sur la rue, mais sur le corridor, et ce n'est que du corridor qu'on pouvait l'ouvrir. En outre, on me conduisit au cabinet réservé aux dames, dont la porte était vitrée comme celle d'une devanture de magasin.

Le soir même, quand l'un des deux chauffeurs nous proposa, dans un anglais rudimentaire, d'ac-

cueillir quelques jolies dames et quelques messieurs et de faire des « échanges », nous comprîmes que l'on jouait ici non pas au jass, ni même aux échecs, mais aux « parliers carrees », et nous nous enfermâmes aussitôt dans notre citadelle en bouchant toutes les brèches, afin de parer à tout état de siège.

LA TRAVERSÉE DES MONTS TAURUS

Les trains ne partent pas tous les jours, c'est en car indigène que nous effectuâmes le trajet Kayseri-Adana, qui comportait la traversée des Monts Taurus d'Asie Mineure. La veille, on nous avait présenté le chauffeur du car, un très jeune hurlier, à la lèvre inférieure gigantesque et pendante, et au front bas. Dès les premiers cent mètres, nous nous aperçumes que nous avions affaire à un monsieur qui jouait avec son car comme avec son tricycle.

C'est ainsi que nous nous mimes à faire du 10 km./h. sur les routes droites et du 80 dans les virages de montagne sans visibilité. En l'espace de quatre heures, nous croisâmes deux voitures renversées : l'une s'était écrasée au fond du précipice bordant la route, et l'autre s'était retournée sur elle-même, au beau milieu de la chaussée.

Notre car comprenait une majorité de familles qui avaient emporté leur pique-nique et qui ne s'arrêtent plus de manger. Sur la banquette d'en face, conçue pour deux personnes, un musulman, ses deux femmes et leurs six enfants se partageaient les deux mètres cubes disponibles, dormant soit debout, soit à crochets, soit à genoux, soit sur un pied. Nous essayions d'évaluer, mon mari et moi, en valeur monétaire, chacune des deux femmes, nous basant sur le fait que notre précédent chauffeur de Göreme m'évalait, avec mes 36 ans, à 6000 liras et quelques kourouches, soit à 2000 francs suisses. De temps à autre, je recevais sur la tête un combre, une figure trop mûre ou un morceau de cette pâte informe qui est le pain des Turcs et des Hindous.

Avant de franchir le Taurus, le car stoppa près d'une rivière où nous descendîmes tous nous laver les pieds. Après quoi commença la plus folle partie de tape-cul que j'ai jamais vécue. La route devenue chemin, puis sentier, puis bled, était tellement caillouteuse et tortueuse que nous étions projetés à la fois contre le plafond et les uns contre les autres.

A Adana, sorte de cuvette à vapeur, nous fûmes rendus fous furieux par la chaleur torride et la pollution de nos corps, nous allâmes établir notre nouveau quartier général turc à Mersin, au bord de la Méditerranée (pas très loin de la frontière syrienne) en passant par Tharsus, ville de Paul. Notre car indigène mit sept heures à parcourir ces septante kilomètres.

A Mersin, nous étâmes domicilié dans un hôtel en chantier, qui donnait sur la « Grande bleue ». Sur la plage, où l'on ne voyait que des têtes de Turcs dont les corps étaient enfouis dans le sable, à cause de la chaleur, j'ai sensação avec mon bikini-deux-pièces-minimum, les femmes de l'enfant plongeant dans la mer directement avec leur robe.

Le jour suivant, alors que nous nagions solitaires, dans une mer plus chaude qu'un bain chaud, nous fûmes dévancés par une nuée de poissons volants qui me firent pousser des cris perçants (de vrais cris de femme, me fit remarquer mon mari). Epouvantée d'être ainsi survolée par des poissons qui, normalement, auraient de se trouver dans l'eau, j'entraînai mon époux vers la plage musulmane, de rive de monde. Aussitôt une nuée de jeunes Turcs nous accueillirent joyeusement en nous offrant d'énormes chambres à air qui leur servaient de bouées anti-vagues. Touchés par tant de sollicitude, nous acceptâmes avec des larmes de reconnaissance dans les yeux. Or, aussitôt que je me fus entourée de ma bouteille asiatique et que j'eus perdu pied dans les vagues, me sentis enlevée par une armée de nageurs plus qu'entrepreneurs, tandis que l'arrière-garde retournait mon mari que j'appelais en vain à mon aide.

Mais ma forte carrière helvétique eut raison d'eux et je me libérai enfin en remerciant Allah. Animé d'un reste de sainte colère, je refusai donc ma bouée à ces agresseurs que les journalistes de mon pays auraient traités de « fristes sires », et retournai sur la plage me sécher sous mes multiples voiles. (Ne supportant plus le soleil des pays chauds, j'avais pris l'habitude de me couvrir la face avec mon chapeau noir et de me draper dans un kimono cambodgien, que me faisais ressembler, aux dires de mon époux, à un arquebusier-hallebardier de l'époque des Croisades).

LE TRAIN DE 6 HEURES

Alors que nous nous trouvions toujours à l'autre bout de la Turquie, le Direct-Orient devait quitter Istanbul le mardi soir, nous avons consciencieusement établi un horaire de traversée de l'Asie Mineure en ligne droite, horaire que nous devions tenir et qui nous obligeait à quitter Mersin le samedi soir de façon à pouvoir partir d'Adana le dimanche matin.

Notre départ de Mersin fut un arrachement. Nous étions habitués aux palmiers, à la mer chaude, aux mouches, à la poussière, aux enterrures sans façon sur la plage, avec leurs pleureuses et leurs mélèpées tristes, et à ces petit garçon qui veulent chaque jour, avec sa cruche, me laver les oreilles au moment où j'allais enfiler mes espadrilles. Nous primes donc le dernier car indigène et allâmes passer la nuit à Adana, pas trop loin de la gare, de manière à pouvoir attraper facilement notre train, le matin suivant. Nous étions très défendus, vu que nous avions réservé nos places depuis une semaine déjà. A l'hôtel, nous prîmes le portier de nous réveiller à 5 heures, puis nous montâmes à notre chambre.

Quelle chambre, mes amies ! Elle donnait sur une vaste poubelle où rôdaient tous les chats de Turquie et d'où tous les cambrioleurs et tous les assassins d'Asie eussent pu nous atteindre le plus aisement du monde. Par ailleurs, cette poubelle était bornée, au sud, par la cheminée de l'estaminet d'en face, à l'est, par un urinoir et, à l'ouest, par l'atelier d'un chaudronnier.

Quelle nuit, mes sœurs ! Aussitôt que nous eûmes éteint la lumière, toute la chambre fut envahie par une odeur de chichécaïs rôts et d'ammoniaque, notre voisin le chaudronnier se mit à taper sur ses chaudrons avec toujours plus de vigueur et de persévérance et, par nœuds, d'étranges bêtes, plus grosses que des hennetons et aussi bruyantes que

des avions-mouches, vinrent survoler nos têtes pour atterrir sur nos lits qu'elles finissaient par traverser en courant. Enfin, les chats de gouttières firent leur entrée, un à un, en rang serré. Je me levaï d'un bond et m'en fus chercher le patron, en poussant des cris d'horreur. Mais le patron, avec un large sourire, me fit comprendre en turc que tout cela n'était rien et que nous n'avions qu'à fermer notre fenêtre.

Mon époux ne pouvait supporter de dormir sans air, je pris le parti de m'enfermer dans un véritable cocon d'étoffes : un collant double avec deux pantalons et de quatre chaussettes pour les jambes et les pieds, une jaquette tournée à l'envers pour le buste, quatre mouchoirs à carreaux pour les mains, et toutes mes robes pour la figure. Ainsi monnifiée, sans un bout de peau à laisser en pâture à toutes ces affreuses bêtes, à toutes ces odeurs et à tous ces bruits, je demeurai assise sur mon lit, prête à toute éventualité, en attendant 5 heures du matin.

Nuit effroyable s'il en fut, mais tout plutôt que rater le fameux train de 6 heures !

A 5 heures, le portier frappa à notre porte. A 5 heures trois-quarts, le taxi nous enleva. A 6 heures moins cinq exactement, nous apprenions que notre train était parti le matin précédent. Et à 6 heures, sur le person désert, nous insultions en français, avec des gestes pathétiques, tout le personnel ferroviaire turc.

Ce n'est qu'à beaucoup plus tard que l'on nous amena, en grandes pompes, le calendrier du chef de gare, qui indiquait que nous étions lundi alors que nous ne croyions à dimanche... Ayant vu une agenda, nous étions complètement perdu, la notion des dates ! Je me hâtais alors de réciter une rapide messe basse pour me faire pardonner au Dieu des chrétiens le fait d'avoir laissé passer le jour du Seigneur sans m'en apercevoir, et ce n'est que le surlendemain que nous pûmes mettre les voiles vers la mère patrie, les trains ne passant à Adana qu'un jour sur deux.

Nous avions quitté notre foyer avec deux petites sacoches. A notre retour, nous étions courbés sous six sacs de souvenirs et je portais sur ma tête une enseigne de boutique de chapelier, c'est-à-dire un chapeau mexicain de trois mètres de circonférence et mon mari fumait avec un porte-cigarettes de plus d'un mètre de long. J'avais à ma pieds des habichoues-gondoles en argent, à pompons de velours bleu ciel, avec à ma main droite, un moulin à pâture phosphorescent, dans ma main gauche un chapeau de bronze, et je portais en bandoulière les deux pouponnes destinées à mes filles, deux magnifiques Turcs avec barbe et moustache rouée. Notre bouche était remplie de sucre en paillettes et nos corps pleins de crasse asiatique. Dès notre arrivée, nous avons pris un long bain.

Jacqueline Thévoz

De l'air, de l'air

(Suite de la page 1)

... pour votre deuxième question, ce n'est pas tout à fait exact de dire « pour être en accord avec les statuts du Conseil de l'Europe ». J'ai commis, au début, la même imprécision et puisque mon « remis à l'ordre », je pense vous rendre service en vous le signalant. On vous démontrera (côté suisse) que là on est en règle (!)... ce qui a permis la ratification et côté Strasbourg, on m'a dit, c'est difficile et, (red., nous ne reproduisons pas les lignes qui suivent puisqu'elles sont confidentielles et, en effet, très dur pour notre pays)... La clause dudit statut se réfère plus exactement au Droit de l'homme et nous devrions dire... « pour que la Suisse se mette en accord avec la Convention des droits de l'homme et des libertés fondamentales. En résumé, je vous supplie de ne pas faire de démarques auprès des autres pays membres, les recommandations du chef des relations extérieures du Conseil de l'Europe sont préleuses.

Que faire alors ? Je me permettrai de vous donner mes humbles suggestions une autre fois.

Nous serions très heureuses de les connaître et nous demanderons à d'autres personnes autorisées ce qu'elles ont à proposer. Car un fait est certain — et les réponses de nos lectrices qui, souvent, ont répondu « oui » à la deuxième question un peu à contre-cœur, parce qu'il faut bien faire quelque chose, le prouve — en a assez de piétiner, de s'essouffler en vain et de n'entreprendre rien de sérieux. Si tant de lectrices ont été favorables à une démarche de l'étranger, il ne faut pas s'en étonner, c'est qu'elles ont l'impression d'étoffer et qu'elle feraien n'importe quoi pour essayer d'obtenir une bouffée d'air frais. Mais si celles qui dirigent le Suffrage féminin estiment, en toute connaissance de cause, qu'il n'y a aucun espoir à faire intervenir l'étranger, il faut leur faire confiance : elles ont certainement pesé le pour et le contre.

Mais pourquoi ne rien entreprendre en Suisse ?

Ne faut-il pas battre le fer pendant qu'il est chaud ? Puisque cette affaire de l'adhésion de la Suisse au Conseil de l'Europe a fait quelque bruit, ne pourrait-on pas saisir l'occasion de provoquer une nouvelle consultation populaire ? de sortir le grand appareil publicitaire et de faire compagnie à fond ? Le climat nous paraît n'avoir jamais été aussi favorable.

H. Nicod-Robert

Faisons le point

La main-d'œuvre étrangère

La présence, en Suisse, de centaines de milliers de travailleurs étrangers pose un certain nombre de problèmes très réels, auxquels s'ajoutent les difficultés provoquées par les personnes qui font des déclarations fracassantes à la suite d'enquêtes plus ou moins complètes. Certains en viennent ainsi à se demander si nous ne nous conduisons pas comme des marchands d'esclaves. Il n'est pas inutile de refaire ce que les militaires — qui n'ont pas que des défauts — appellent une appréciation de situation.

On peut certainement commencer par affirmer que le travail fourni par les étrangers nous a été précieux. Bien des choses auraient été impossibles sans eux, et nous ne pourrions pas, sans leur concours, d'une prospérité que l'on ne retrouve guère ailleurs.

Ajoutons tout de suite, parce que c'est également vrai, que le fait de travailler en Suisse et de gagner des salaires suisses a été pour tous les étrangers un bienfait économique, souvent même la dernière chance avant le désoeuvre.

Comment les étrangers ont-ils été accueillis ? Quant au contrat de travail lui-même, on leur a assuré la parité avec les ouvriers et employés suisses. C'est une solution qui paraît raisonnable. Quant à l'esprit d'hospitalité, c'est une autre histoire. Nous sommes restés fermés, mais c'est dans nos habitudes : nous ne vivons pas en société ; quand nous sortons, nous sommes en représentation, ou alors en course de contemporains.

A notre décharge, disons que nos hôtes se sont retrouvés en si grand nombre qu'ils se sont au fond très bien passé de notre société parce qu'ils avaient la leur.

La chose grave, c'est que leur famille n'était pas là. Mais il faut se rappeler comment les choses ont commencé. Nous avons cru que nous manquions passagèrement d'ouvriers ; la police, les syndicats et les employeurs ont été d'accord, au début et en partie aujourd'hui encore, pour ne conclure que des engagements à court terme.

En sens inverse, l'étranger n'envisageait longtemps le travail en Suisse que comme l'occasion de trouver pour un temps limité un gagne-pain intéressant, la possibilité de faire quelques économies pour que sa famille vive mieux, dans son pays d'origine.

Personne à ce moment-là, et les syndicats

construisent des logements pour que les étrangers puissent venir tout de suite avec leur famille. On ne voulait pas qu'ils s'installent, et eux ne voulaient pas s'installer. C'était, de part et d'autre, la seule attitude convenable. En conséquence, les étrangers ont recherché des logements provisoires, qui devaient si possible ne rien coûter. Pour nous Suisses, qui avons une surface hygiénique, certains gîtes ont paru analogues à des « boîtons ». Mais partout où la propriété et la décence ont été imposées, souvent par des patrons paternels, elles ont été obtenues.

On sait aujourd'hui qu'une part notable des travailleurs venus d'autres pays resteront chez nous. Intégrés d'abord à une entreprise, ils tendent à s'intégrer au pays. Ils font venir leur famille, ils occupent des logements et envoient leurs enfants à l'école. Leur présence fait durer la pénurie de logements. D'aucuns prétendent que l'on aurait dû construire d'abord et appeler les étrangers ensuite. Mais si les cinq cent mille travailleurs immigrés ne se trouvaient pas chez nous, il y aurait assez de logements, on ne construirait plus, et beaucoup d'usines manquant de main-d'œuvre auraient une activité plus réduite.

Certains voudraient que nous vivions dans la prospérité sans subir les inconvénients qui résultent de l'immigration massive. En fait, nous avons la prospérité et l'immigration. Est-on bien certain que la prospérité nous aurait été accordée sans l'appui d'une main-d'œuvre qui fournit le quart du travail accompli en Suisse ?

En conclusion, il n'est pas souhaitable de créer une ambiance dramatique sur le sujet de la main-d'œuvre étrangère. Il y a certes des situations individuelles dramatiques, qui doivent être traitées comme telles, sur le plan local et professionnel. Dans le cas où l'on estime que la famille du travailleur doit le rejoindre, il faut délivrer un permis d'établissement, seul moyen d'assurer à la famille la sécurité dans un cadre stable. Si l'on ne veut pas permettre l'établissement, il ne faut pas encourager la venue des familles ; ce n'est pas une excellente solution, c'est la solution du moindre mal. Pour le surplus, c'est en continuant à bâtrir, avec l'aide des étrangers, que l'on créera progressivement des conditions de vie meilleures.

« Bulletin patronal », Lausanne